

Variations sur la fuite *Tavernes*

Diane Godin

Number 113 (4), 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24943ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, D. (2004). Review of [Variations sur la fuite : *Tavernes*]. *Jeu*, (113), 17–18.

Variations sur la fuite

Un poète dans la cinquantaine enfermé dans le lyrisme sociopolitique des années 70 et récitant ses vers au gré des bières (nombreuses) qu'on lui paie, un mythomane s'échauffant l'imagination à l'idée de gagner à la loterie, un Juif hassidique pas très orthodoxe, un homme caoutchouc (The Incredible Rubberman) qui se contorsionne et se décarcasse à volonté, un vieil acteur au fort accent français, pour qui l'arrivée des *Belles-Sœurs* fut rien de moins qu'une apocalypse linguistique : voilà quelques exemples des personnages rocambolesques qu'a imaginés Alexis Martin pour *Tavernes*, variations sur la fuite dont le point de départ est une réflexion sur la paternité, la transmission, et la propension de certains hommes à chercher refuge dans l'oubli d'eux-mêmes et du monde. D'entrée de jeu, Martin s'adresse aux spectateurs pour leur raconter la genèse des personnages qu'il s'apprête à camper : un soir d'hiver, il y a quelques années, il a assisté à la naissance de son fils, coupé le cordon ombilical, vu pour la première fois ce minuscule étranger. Voilà qu'il est père. Bonheur et vertige. À sa sortie de l'hôpital, il ne sait que faire, où aller, et c'est tout naturellement dans une taverne qu'il décide de finir la soirée, là où il a vu, connu tant de « petits d'hommes » à la dérive. Et nous voici en route pour un tour d'humanité...

Le décor, très simple, représente l'intérieur d'une taverne telle qu'on en voyait, disons, au temps de nos pères : quelques tables avec chaises, modestes et dépourvues de style, un long comptoir derrière lequel s'affaire le barman, des téléviseurs suspendus aux deux extrémités du mur, l'inévitable horloge Molson et, côté cour, de petits frigos encastrés dont l'acteur se servira pour des sorties et entrées entre les différents tableaux. Seul en scène, ou presque (le barman deviendra son double à un certain moment), Alexis Martin offre une performance qui impressionne tant par sa polyvalence que par l'exploit « sportif » qu'impliquent tous ces changements de costumes et de personnages. Il y va même d'un numéro de contorsionniste assez mémorable dans lequel The Incredible Rubberman nous donne un aperçu de ce qu'il entend par « décarcassement »... Ayant passé son enfance dans une famille d'accueil pas particulièrement accueillante, il a fini par élaborer, nous dit-il, une technique corporelle lui permettant d'esquiver les coups (la nécessité est mère de l'invention). À cette souplesse du corps de l'acteur s'ajoute la capacité, chez Martin, de jouer sur des niveaux de langue s'ajustant parfaitement aux différents personnages. On ne peut que sourire en entendant les tics langagiers du mythomane, par exemple, qui imagine une vie de rêve dans l'élégante suite d'un hôtel de luxe, et

Tavernes

TEXTE D'ALEXIS MARTIN. MISE EN SCÈNE : DANIEL BRIÈRE ; DÉCOR : DAVID GAUCHER ; LUMIÈRES : MARTIN LABRECQUE ; COSTUMES : MÉRÉDITH CARON ; MUSIQUE : JOHN REA. AVEC ALEXIS MARTIN (TOUS LES PERSONNAGES) ET MARC-ANDRÉ CHARRON (BARMAN ET DOUBLE). PRODUCTION DU NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL, PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE DU 20 AVRIL AU 15 MAI 2004.



remplit les trous de son récit alcoolisé par des « Et ainsi de suite... » revenant à peu près au même rythme que ses verres de bière.

Tous les personnages de *Tavernes* portent en eux une douleur à peine voilée par le comique des situations et de la caricature. L'humanité qu'Alexis Martin nous présente ainsi, on l'aura compris, est essentiellement masculine. Ceux qui ont fréquenté un tant soit peu son théâtre savent que l'auteur de *Matroni et Moi* est depuis toujours préoccupé par la question du père. Or, le thème de la fuite qui scande les tableaux de *Tavernes* ne doit pas se lire uniquement, il me semble, dans le sens d'une incapacité, chez certains hommes, à affronter une quelconque réalité (comme on le leur reproche souvent), mais aussi, surtout peut-être, dans cette perspective, vertigineuse entre toutes, qu'est la fuite du temps. Comme à son habitude, bien sûr, Martin mêle le rire au sérieux, la légèreté à la réflexion d'ordre philosophique. À preuve cette scène où l'acteur évoque sa rencontre avec son propre père dans une taverne du Vieux-Montréal, ce père désormais malade et confus, brisé par le temps, redevenu enfant ; père que la main du fils devra guider jusqu'au repos. À preuve aussi les scènes où l'on voit un poète démodé, pétri de québécoisité et de nostalgie, interrompre la récitation de ses vers à cause d'un appel physiologique irrésistible bien connu des buveurs de bière : « Y faut que j'aïlle. Faut toujours y aller à un moment donné. » Oui, il faut bien y aller, quitter la scène un jour ou l'autre. C'est ce que l'acteur fera d'ailleurs : son fils emmaillotté dans une charrette, il quittera le théâtre par la sortie de secours, côté cour. Sur les écrans de télé, les spectateurs le regardent déambuler dans la ville. On entend une voix *off* dire un poème à son petit d'homme : « Tu es un jeu de lettres mystérieux sur la table d'un Talmudiste. La patiente élaboration d'un cirque atomique pêle-mêle. Mais puissamment ordonné¹. » **j**

Tavernes d'Alexis Martin
(Nouveau Théâtre
Expérimental, 2004).
Photo : Gilbert Duclos.

1. Je remercie Alexis Martin d'avoir bien voulu me fournir le texte de la pièce.